

---

*Troisième Notice sur les voyages de M. Alfred DUVAUCEL, dans l'Inde, ayant pour objet plus particulier, l'histoire naturelle.*

---

Dans les deux extraits qui ont été donnés des voyages de M. Duvaucel dans l'Inde, il n'a guère été question que des contrées qu'il a vues, et des observations générales que lui fournissaient les mœurs des peuples, ou l'aspect des pays singuliers qu'il visitait ; et à la vivacité des peintures qu'il donne de ces régions, où l'homme et la nature travaillent avec tant de persévérance, l'un à son avilissement, l'autre à sa puissance, on dirait un philosophe ou un littérateur qui parcourt la terre sans inquiétude et sans soin, s'occupant à loisir des objets qui frappent avec le plus de force ses pensées ou son imagination. Cependant son but principal était l'histoire naturelle ; et comme sa jeunesse le portait aux recherches qui demandent un grand déploiement de forces morales et physiques, il s'est d'abord attaché à l'étude des animaux, et il l'a fait en ami zélé de la science : il a surmonté les fatigues et les dangers auxquels les travaux d'histoire naturelle exposent, quand ils ont pour objet des êtres qui vivent en état de liberté ; car alors, toujours occupés de leur conservation, ces êtres fuient ou combattent le chasseur attaché à leur poursuite, et le contraignent, en quelque sorte, de lutter de force,

d'adresse et d'intelligence avec eux. M. Duvaucel en a fait une cruelle épreuve dans son dernier voyage à Laknau. Ayant été averti de la présence d'un rhinocéros, il courut à la recherche de cet animal, accompagné seulement de quelques Indiens; et, au moment où il était prêt à l'atteindre, un autre rhinocéros sort des buissons, se précipite sur lui, le renverse d'un coup de mufle dans la poitrine, et lui fait ensuite, avec sa corne, une large et profonde blessure dans la cuisse. Un crachement de sang et l'impossibilité de marcher pendant plusieurs semaines, furent les tristes résultats de cette malheureuse rencontre. Mais des succès constans ne peuvent point être le prix de nos efforts. Heureux encore lorsque nous trouvons dans ceux que nous parvenons à obtenir un dédommagement pour ceux qui nous échappent ! M. Duvaucel, grâce à sa courageuse persévérance, a été, en ce genre, généreusement traité par la fortune : il n'est aucun naturaliste voyageur qui, seul, et en aussi peu de tems, ait recueilli, même avec des moyens cent fois plus considérables que ceux qui étaient en sa possession, une aussi grande quantité d'objets divers, et d'objets plus nouveaux, plus curieux, plus propres, en un mot, à agrandir les idées que nous nous sommes faites de la richesse et de la puissance de la nature.

A son arrivée au Bengale, en 1818, réuni à son ami Diard, il explora une partie de cette contrée, et nous fit connaître les animaux de la ménagerie de Barakpour. C'est alors qu'on dut à ces messieurs les

premières notions sur le tapir de l'Inde, animal qui avait été méconnu avant eux, et dont Marsden avait peut-être parlé sous le nom d'hippopotame. On avait déjà eu de fortes raisons de penser que les idées de Buffon sur l'influence que l'organisation éprouve de la part des climats, manquaient d'exactitude. La découverte de ce tapir prouve de nouveau que cette influence n'a rien d'absolu, et que, comme toutes les règles empiriques, c'est-à-dire établies sur l'observation, elle n'a qu'une valeur relative et conditionnelle. C'est à la même époque qu'ils nous envoyèrent le premier bouc que l'on eût vraisemblablement vu en Europe, de la race qui donne le duvet avec lequel se font les schals de cachemire. Depuis long-tems on soupçonnait que ce duvet provenait d'une race de chèvres; mais on ne la connaissait point. Ce bouc confirma ces soupçons, et les tentatives de M. Ternaux ne laissent plus aujourd'hui aucun doute à cet égard. Mais l'intérêt qui résultait de la connaissance de ces animaux, devait le céder à celui qu'inspirait le dauphin du Gange qu'on ne connaissait qu'imparfaitement, et qui venait nous révéler de nouveaux rapports organiques. Cet animal n'a, en effet, qu'une ressemblance assez éloignée avec le dauphin de nos mers, et il forme le type d'un genre nouveau. Ainsi ces trois seules espèces agrandissaient nos idées sur les limites assignées par la nature aux influences sous lesquelles un système particulier d'organe a pu naître et se conserver; sur les variations que le pelage peut éprouver par l'effet de causes ac-

tuellement existantes, et dont nous pouvons, en quelque sorte, disposer; sur les combinaisons et les modifications organiques que la nature a été conduite à opérer dans son système d'harmonie générale. Il fut un tems, qui n'est même pas fort éloigné, où des faits bien moins importans auraient en quelque sorte suffi pour placer un naturaliste au premier rang dans sa science. Ces découvertes n'étaient cependant que le coup d'essai de nos jeunes voyageurs; il leur fallait un champ plus vaste pour déployer leur patience, leur zèle et leur courage, et ils purent exercer l'un et l'autre dans l'association qu'ils formèrent avec sir Thomas Raffles pour explorer l'île de Sumatra.

Pendant un séjour de plus d'un an dans cette île, et durant celui que M. Diard fit passagèrement à Java, ils envoyèrent au Muséum près de deux mille animaux, représentant quatre-vingt-huit espèces de mammifères, six cent trente espèces d'oiseaux, cinquante-neuf espèces de reptiles, etc., etc.; et, non contents d'enrichir nos collections de peaux préparées, ils les enrichirent encore de peintures, de squelettes et d'animaux conservés dans l'esprit-de-vin; de sorte que l'anatomie n'a pas moins profité de leurs travaux que la zoologie.

Parmi les animaux les plus intéressans que ces voyageurs nous ont fait connaître, on doit distinguer les gibbons, quadrumanes voisins des orang-outangs, sur lesquels on n'avait que des notions superficielles; ils en ont décrit les mœurs, avec détails, et nous connaissons aujourd'hui ces singes aussi exactement peut-être qu'aucun de ceux qu'ils nous a été possible

de mieux étudier. Viennent ensuite plusieurs autres espèces de quadrumanes, la plupart nouvelles, qui forment le genre nouveau des semnopithèques, et qui jusque-là avaient été confondues avec les guenons ; mais ces singes ont beaucoup plus d'analogie, par le naturel, avec les gibbons qu'avec les autres singes, et ils se distinguent d'ailleurs de tous par des caractères organiques très-marqués. C'est à ce genre qu'appartient l'entelle dont il a été question dans un précédent article, et qui a pris sur les Indiens des habitudes de domination telles, qu'il n'est pas rare de voir ces singes entrer dans les maisons, y prendre ce qui peut leur convenir, et même dépouiller les femmes ou les enfans des provisions dont ils sont chargés, sans que jamais on leur oppose de résistance, tant la superstition peut dégrader et avilir le noble caractère que l'homme a reçu de la divinité.

Après ces quadrumanes, nous devons faire remarquer deux espèces de roussettes qui ont donné naissance à deux nouveaux genres, caractérisés par de nouvelles modifications dans le système dentaire et les organes des sens. On sait que ces animaux volent comme les chauves-souris, mais se nourrissent de fruits au lieu d'insectes.

Au nombre des quadrupèdes insectivores, nous devons noter les toupes ou toupayés, qui ressemblent un peu aux écureuils par leur formes générales, et qui vivent aussi sur les arbres, circonstance remarquable en ce qu'ils sont les seuls insectivores qui aient ce genre de vie ; tous les autres se cachent dans la

terre, et la plupart se creusent de profonds terriers. Aussi les toupayes forment-ils un genre nouveau, assez éloigné des autres insectivores ; le Hollandais Valentyn, il y a plus d'un siècle, avait déjà parlé de ces animaux, sous le nom de toupe ; mais on n'a compris ce qu'il en rapporte qu'après ce que nos voyageurs nous en ont appris.

Si nous passons aux carnassiers, outre plusieurs espèces de chats, de chiens, de martes, tout-à-fait inconnues avant le voyage dont nous rendons compte, mais sur lesquelles nous ne nous arrêtons pas, dans la crainte de trop nous étendre, nous ferons remarquer le télagon, animal qui a des analogies avec les mouffettes d'Amérique et les blaireaux, et qui a dû servir de type à un genre nouveau ; les benturong, qui, avec le *pounouç* ou *pouné* envoyé du Malabar par M. Leschenault, viennent former deux genres voisins, et remplir, à beaucoup d'égards, le grand intervalle qui séparait encore les mangoustes des ours. Le cochon des sables, animal qui réunit au museau, au grouin et au corps épais des cochons, des pieds à peu près semblables à ceux des ours ; association organique qui est sans exemple, et qui présentera plus de singularité encore lorsqu'il sera possible d'étudier l'animal qui le présente dans toutes ses parties ; et enfin trois nouvelles espèces d'ours qui habitent les forêts de l'Himalaya, et dont une se retrouve dans les îles de Java et de Sumatra. Ce nombre est à peu près venu doubler celui des espèces d'ours dont on avait pu acquérir une connaissance positive par un siècle de recherches.

Nous passerons sous silence ce qui a rapport aux rongeurs. La nature, dans cette branche de l'organisation animale, ne se montre point aussi prodigue dans le midi de l'Asie qu'en Amérique, par exemple ; nous dirons seulement que les deux espèces de guerlinguets américains ont trouvé des congénères à Java et à Sumatra, ce qu'aucune analogie ne conduisait à rechercher.

De tout tems, les Indes ont été reconnues pour les contrées de la terre où la vie est répandue avec le plus d'abondance, et où elle se présente sous les formes les plus riches et les plus variées ; mais tout ce que les faits avaient, à cet égard, permis de penser, était loin encore d'atteindre à la vérité. Les singuliers mammifères nouvellement découverts par MM. Duvaucel et Diard en seraient déjà une preuve ; mais on en trouve encore une plus manifeste dans l'abondance de ces grands animaux qui semblent, à eux seuls, renfermer la matière et la vie nécessaires à un grand nombre d'autres. Jusqu'à présent, on avait reconnu en Asie une espèce de rhinocéros ; ces Messieurs y en ont constaté l'existence de deux autres ; de sorte que ce genre, qui n'en contenait qu'une seule au tems de Linnæus, et même vers la fin du dernier siècle, en contient aujourd'hui quatre ou cinq.

La famille des ruminans a aussi été enrichie par nos voyageurs, d'espèces nouvelles et curieuses, parmi lesquelles nous ferons surtout remarquer l'antilope à quatre cornes, que l'on ne connaissait encore que par les os de la partie du front où ces cornes se dé-

veloppent. C'est le seul exemple d'une espèce naturellement quadricorne; et ce qui étonnera peut-être, c'est qu'une anomalie, en apparence si considérable, ne soit accompagnée d'aucune autre; et que l'animal qui la présente, ne soit qu'une antilope élégante et légère par tout le reste de son organisation.

Ces animaux nouveaux, dont plusieurs s'écartent des types organiques connus, n'étaient cependant pas ce que les naturalistes semblaient demander avec le plus d'instance à ceux qui parcouraient les Indes et les mers qui en baignent l'archipel. Depuis deux siècles, les voyageurs avaient décrit, dans les termes les plus vagues, et avaient même représenté, mais sous des traits imaginaires, un animal marin, nommé dugong; et en histoire naturelle, plus encore peut-être qu'en toute autre science, c'est ce qu'on ne connaît qu'imparfaitement, et non pas ce qu'on ignore, qui inspire de l'intérêt. La connaissance exacte du dugong était donc d'une grande importance, et d'autant plus que ce qu'on en avait appris paraissait plus singulier; aussi MM. Diard et Duvaucel saisirent-ils la première occasion favorable qui se présenta dans leur traversée du Bengale à Sumatra, pour se procurer ce grand cétacé; ils le peignirent, le disséquèrent, en firent la description, en envoyèrent en Europe les parties principales; et cet animal, qui a vraisemblablement servi à accréditer une partie des fables qui ont été débitées sur les syrènes, est aujourd'hui un des mammifères marins sur lesquels il reste le moins de recherches à faire.

Nous bornerons aujourd'hui ce résumé des tra-



vaux de MM. Duvaucel et Diard , à ce qui concerne les mammifères. Les résultats que nous venons d'exposer devraient suffire pour faire apprécier tout ce que la société leur doit de sacrifices ; le courage qu'ils ont dû déployer, et les dangers auxquels ils ont exposé leur vie ; mais en général on jouit des fruits du dévouement des autres sans trop s'inquiéter du prix auquel ils sont obtenus. Qu'on se figure cependant tout ce que doivent souffrir des hommes occupés , loin de leur patrie, et sous le ciel de l'équateur , à la chasse de rhinocéros , d'éléphants, de buffles, de tigres , en un mot, de tous ces animaux qui cherchent à leur échapper, par la ruse ou par la violence. Lorsqu'à force de soins et de précautions, ils sont parvenus à découvrir la retraite de l'un d'eux , et à le tuer, ils n'ont encore rempli que la partie la plus facile de leur tâche : il leur reste à en faire l'étude , à le décrire avec détail , à le dessiner, à en enlever la peau, et à la préparer, à séparer les parties molles , à détacher les chairs des os, et enfin à réunir tout ce qui doit être conservé, et à le préserver des mille et une causes de destruction qui se réunissent autour d'eux , et auxquelles la nature elle-même commande impérieusement d'agir sans cesse ; c'est-à-dire qu'il n'est peut-être aucune situation qui demande une aussi grande réunion d'efforts physiques , moraux et intellectuels, que celle du voyageur naturaliste, lorsqu'il veut, comme MM. Diard et Duvaucel l'ont fait, remplir, sans aucune restriction les devoirs nombreux que ce titre leur impose.

(La suite à un prochain numéro.)